

BESANÇON Histoire

# Le récit d'un ancien ouvrier de « l'usine Barbu »

Âgé de 83 ans, Michel Guillemain se souvient avec émotion de son passage, dans les années 50, à « l'usine Barbu », candidat à la première élection présidentielle au suffrage universel.

Il a 83 ans. Et notre dossier sur Marcel Barbu (notre journal du 23 avril dernier) l'a fait « replonger dans des souvenirs très anciens ». « Avec émotion », précise-t-il.

Michel Guillemain vit à Nancy. Né à Favernay en Haute-Saône, il a travaillé durant 3 ans dans « l'usine Barbu ». Du moins l'appelons-nous ainsi, par commodité...

Cette entreprise de boîtiers de montres, basée avenue Clemenceau, à Besançon, fut créée juste avant la Seconde Guerre mondiale par Marcel Barbu, venu de la région parisienne. Barbu, oui, celui-là même qui fut candidat à la toute première élection présidentielle au suffrage universel direct, en décembre 1965.

L'homme croyait en une autre organisation du monde du travail que le sempiternel rapport patron/salariés. Dans son usine, fut mise en œuvre (sans lui) son idée de « communauté du travail » (sorte de coopérative ouvrière, mais plus exigeante), baptisée « Le Bélier ». L'une de ses originalités était que les chefs n'étaient plus désignés par le propriétaire de l'activité, mais élus par le personnel.

L'expérience fut éphémère. L'entreprise (qui comptait jusqu'à 70 à 80 salariés) et la communauté (fondée en 1947) disparurent en 1957, alors que Barbu avait déjà quitté la région (dès 1940).



Une partie des ouvriers de la « communauté de travail du Bélier », lors d'une pause, devant l'usine de l'avenue Clemenceau. Michel Guillemain, notre témoin, est le 3<sup>e</sup> en partant de la droite. DR

« Je ne l'ai jamais rencontré. J'ai été embauché en 1950 », relate Michel Guillemain.

S'il est parti en 1953, c'est pour deux raisons : « J'avais envie d'exotisme, j'ai rejoint l'armée, et servi au Maroc, en Indochine. Et puis, il commençait à y avoir des tensions au Bélier, je pensais que ça ne tiendrait pas. »

## Le marteau à verre...

Mais il ne dénigre pas l'expérience. L'usine, souligne-t-il, « n'appliquait pas la réduction de salaire pour les moins de 18 ans, et moi j'y suis rentré à 16 ans. À l'époque, la différence était énorme, du sim-

ple au double ». « J'ai eu droit aussi, jusqu'à mes 18 ans, à 3 semaines de congés payés par an, alors que c'était seulement 2 partout ailleurs, quel que soit l'âge. On bénéficiait également d'une aide financière durant notre service militaire, je ne me souviens plus du montant mais ce n'était pas ridicule. En plus, il y avait une assistante sociale dont le travail se passait uniquement dans l'entreprise. Sans oublier les sorties en bus, payées par l'entreprise, pour aller à la fête des vendanges de Neuchâtel par exemple. Et la cantine qui servait des repas chauds... »

Son boulot ? « Lapidier, on dit aussi lapidaire. pour polir les boîtiers de montres. La maison était réputée, car on savait faire des boîtiers étanches, c'était très recherché par des horlogers comme Lip. » Ce qui n'empêcha pas la faillite, après moins de 10 ans d'existence. Mais Michel Guillemain n'était plus là.

Dans tous les métiers il existe une façon de « mettre au parfum » les petits nouveaux. « Moi, on m'a dit : Michel, va chercher le marteau à bomber les verres ! Sur le moment, j'y ai cru, avant de comprendre que c'était absurde ! »

Joël MAMET

« Il y avait une assistante sociale dont le travail se passait uniquement dans l'entreprise. Sans oublier les sorties en bus, payées par l'entreprise, pour aller à la fête des vendanges de Neuchâtel par exemple. »  
Michel Guillemain  
ex-ouvrier

## « L'AG » du samedi

Il fallait avoir la foi (au sens figuré) pour « bosser » à la communauté du Bélier (une dénomination dont Michel Guillemain ignore l'origine). « On devait revenir tous les samedis matins pour participer à une réunion de tout le personnel, explique-t-il. Les cadres faisaient le point sur la production, les commandes, on débattait parfois de notre organisation... Tout le monde venait, ça durait à peu près une heure, mais c'était payé. »

« Ce qui était payé aussi, c'était la pause d'un quart d'heure, tous les matins. Ça, c'était vraiment quelque chose qui n'existait pas ailleurs. »

Mais alors, pourquoi l'expérience a-t-elle cessé si vite ? « On a vite senti une lutte pour le pouvoir parmi les cadres. »

Dans toute communauté, il peut y avoir un risque de dérive sectaire. Michel Guillemain estime que ce fut un peu le cas. « Il fallait avoir un certain look, comme on dit aujourd'hui, le style ouvrier... C'était politique aussi, tendance rose ou rouge, un mix entre les deux... » Et pas de contre-pouvoir ? « Pendant mon passage, je ne me souviens pas d'une présence syndicale. » Mais son image de Marcel Barbu (jamais rencontré, rappelons-le) demeure positive : « On le prenait un peu pour un illuminé... En tout cas, il ne faisait pas de bling-bling... Au fond, c'était un brave homme. Une sorte d'abbé Pierre, car lui aussi a beaucoup fait pour les sans-abri en leur construisant des logements en préfabriqué. »

J.M.